

## Abdel et Louise

*Marie Laure Bellenger - A*

Il y a bien longtemps de cela, lorsque les terres d'Orient étaient encore parfumées de magie, de djinn facétieux, quand le temps était encore aux clés de diamant qu'on pouvait trouver dans le désert, quand on pouvait ouvrir avec une formule la porte d'un royaume d'abondance, et dans lequel les figues étaient si juteuses qu'il suffisait de marcher à l'ombre des arbres pour que le fruit vous tombe directement dans la main, eh bien, en ce temps-là, le prince Abdel ne faisait rien de spécial. Il était de nature flegmatique et ne recherchait ni les djinns, ni les clés de diamant et encore moins les royaumes d'abondance. De toute façon, qu'est-ce qu'il aurait bien pu en faire ? Il n'avait que treize ans, et il était déjà le prince. C'était l'abondance pour lui tous les jours. Ses parents se lamentaient : à son âge, ses grands frères rêvaient sans cesse d'aventures, voulaient délivrer des princesses victimes de malédictions, aller au bout du monde et ramener des merveilles de trésor dans leur pays pour qu'on les admire. Le premier, Bashâr, courageux et infatigable, avait parcouru sept mers et sept contrées différentes pour découvrir le secret d'un roi d'une cité engloutie sous la mer, et maintenant, il savait dresser des animaux féroces seulement en claquant la langue. Le second, Ammar, intelligent et perspicace, avait dressé un plan infallible pour trouver une vieille légende, et, grâce à son ingéniosité, un jour avait saisi une ficelle de nuage pour se hisser aux cieux. Là-haut, il avait découvert une tour insurmontable qui abritait une fée prisonnière, et la tour s'envola comme par enchantement lorsqu'il chanta une comptine magique. Il était maintenant l'heureux époux d'une fée. Le jour de la naissance d'Abdel, aucune prédiction n'avait alimenté la bouche des sages du palais, au contraire de ses deux frères. Pire ! Les exploits de ses frères ne suscitaient en lui ni envie ni admiration. Excepté une peau dorée et brune comme la surface des dattes et des grands yeux noirs tels le milieu de la nuit, tout comme ses frères aînés, Abdel n'avait rien de particulier. A peine une année plus tard, il produisit encore une fois beaucoup de déception chez ses parents. Je vais vous raconter comment cela s'est produit. Un jour, des hommes d'un royaume lointain et étranger vinrent les visiter. Son père les reçut avec les lois de l'hospitalité comme il lui était de coutume, et il les traita avec davantage d'égards lorsqu'il comprit que le souverain de ce royaume se trouvait parmi ses visiteurs. Pourtant, il y avait du mépris dans leurs yeux quand ils se regardaient. Pourquoi donc ces coutumes ? Cette langue bizarre, cette peau ? Quelles manières de se comporter ! Cela n'était pas naturel. Cependant, tout le monde affichait la plus parfaite courtoisie ; inutile de se chercher des poux, car personne ne voulait d'une guerre. Le souverain d'ailleurs souhaitait un cadeau inestimable pour sa bien-aimée, à la hauteur de l'amour qu'elle lui inspirait, et il espérait trouver la perle rare en ces contrées exotiques, puisqu'au moins ces gens avaient le mérite d'avoir un pays plein de choses merveilleuses. L'un des hommes qui accompagnait était très savant et il avait appris leur langue. Il étudiait leur pays et en était fasciné, considérant leur contrée comme une curiosité, sans vraiment l'aimer. Bien qu'il parlât la langue avec un accent qui faisait beaucoup rire tout le monde au palais, ils pouvaient ainsi communiquer ensemble. Ce fut de cette façon que le sultan apprit que la raison de leur visite était la recherche d'un cadeau. Abdel savait cela. Il avait été mis au courant de l'affaire en même temps que le sultan car il connaissait le palais comme sa poche et s'était trouvé une cachette pour les écouter sans se faire prendre. Il avait été intrigué, fasciné par ces hommes dont la peau était blanche comme du lait

de chèvre. Leurs vêtements étaient étranges, et leur langue si plate qu'il lui semblait parfois pouvoir marcher dessus. Ils venaient du royaume de « France ». Comme ils paraissaient d'un autre monde ! Pourtant, ils n'avaient même pas l'air magique. Un jour, Abdel aperçut en traversant l'un des jardins privés du sultan son père un garçon de « France » qui avait l'air d'avoir à peu près son âge. Il était debout sur une échelle adossée à un arbre et se délectait des fruits réservés strictement à l'usage du sultan. Par le Prophète vénéré ! Pour qui se prenait cet impudent ? Malheur à lui si jamais on le voyait ! Ceux qui osaient porter la main directement sur la nourriture de son père se faisaient frire la langue par les cuisiniers du palais, pour les punir de leur gourmandise. Il courut vers lui et lui ordonna de descendre. Comme il feignait de ne rien comprendre, il secoua un peu l'échelle, énervé, et le garçon, poids plume, chuta directement, à sa grande surprise. Ils roulèrent ensemble sur l'herbe, et un rire aigu monta de la gorge du garçon. Abdel se releva et le regarda avec stupéfaction. Par le bouc sacré du sultan son père ! Le garçon était une fille ! Son corps était fluide, sa gorge gracieuse, mais elle pouvait passer pour un garçon, si elle n'ouvrait pas la bouche. Elle lui expliqua alors dans sa langue qu'elle était la fille de l'homme savant, et que son père lui ayant tellement raconté de merveilles sur son pays qu'elle ne pouvait lui laisser faire le voyage sans elle. Il lui avait également appris la langue. Elle avait dit qu'elle était muette et s'était déguisée en garçon, en « écuyer » disait-elle en français, ne connaissant pas d'équivalent arabe, et Abdel comprit avec ses explications qu'il s'agissait d'un genre de serviteur. Il lui sourit. Il aimait l'étincelle vivante qui brillait dans ses yeux, comme si une bougie solitaire s'était allumée dans la nuit. Ils devinrent vite inséparables et s'entendaient à merveille. Leur amitié dura plusieurs mois, le temps que le souverain de France choisisse un cadeau adéquat, car vraiment, son aimée était exceptionnelle. Il arriva une fois quelque chose étrange à Louise alors qu'elle s'amusait seule près de l'étang du palais. Un esprit de l'eau, petit et frêle, s'était emmêlé dans un brin d'herbe. Louise se pencha et le ramassa, puis lui souffla dessus pour l'aider, car chacun sait que les esprits ne sont constitués que de souffle et ne perdent leur puissance que lorsqu'ils deviennent matériels, ce qui peut arriver : les humains ne sont pas indestructibles, pourquoi les esprits le seraient ? L'esprit de l'eau virevolta dans les airs, heureux, car il aurait pu rester là bien longtemps si Louise ne l'avait trouvé. « Je vais te récompenser » cria-t-il. Il lui donna un baiser. Il connaissait bien les humains car il habitait au palais depuis longtemps. Il savait quelles choses étaient très importantes pour eux et il espérait lui faire plaisir. Louise fut très surprise, car jamais de sa vie elle n'avait connu une pareille sensation. Dès lors, cela l'obséda. Elle ne pensait plus qu'au baiser donné par l'esprit de l'eau, jour et nuit. Etrangement, elle l'associait à l'image d'Abdel. Ses rêves étaient tourmentés. Elle finit par comprendre, et se décider. Elle aimait Abdel. Un jour, alors qu'Abdel et elle cherchaient le tapis volant que Bashâr avait rapporté d'une de ses expéditions pour se rendre tous les deux à la mer, elle attrapa le jeune garçon par le coude. « Je t'aime », chuchota-telle. Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui donna un baiser. Abdel, déboussolé, commença par chanceler un peu mais, comme elle le tenait fermement par le bras, il se reprit et entourra le visage de Louise de ses deux mains à lui. Ce n'était pas le bon moment du tout, malheureusement. Le père de Louise passait par là, et lorsqu'il surprit Louise et Abdel, il se mit dans une colère noire. Il traîna le garçon jusqu'au sultan, fou de rage, poursuivi par Louise et avec Abdel qu'il tenait par le bras. Il fit savoir au sultan dans un discours obséquieux et exagérément pompeux, que son fils sans éducation se permettait de corrompre sa fille. Le sultan mit un moment avant de comprendre que Louise, qui cachait toujours son identité, était en réalité une fille, et lui rétorqua que dans son pays jamais

personne ne devenait fille ou garçon quand cela lui prenait l'envie, et sur ce, il le somma de lui présenter immédiatement de plates excuses sans quoi il le jetterait aux crocodiles. Le souverain, alerté par leurs éclats de voix, vint à eux et se mêla à la dispute. Selon lui, leurs deux royaumes ne pouvaient s'unir en amour ni en quoi que ce soit d'autre car ils étaient trop différents. Ils tombèrent enfin d'accord et les étrangers décidèrent de partir sur-le-champ. Alors Abdel, le paisible Abdel, Abdel le flegmatique et le désintéressé, se mit en colère, explosa :

-Comment, cria-t-il sous l'œil éberlué de son père. Depuis l'enfance on me renie, on me critique, on me reproche de ne pas être courageux et fort, de ne pas aimer l'aventure, et maintenant cela ! Pourquoi ? Qui décide de mon bonheur à ma place ? Pourquoi je ne peux pas choisir ?

-Tu es un enfant !

Le sultan tonna.

-Tu ne peux pas savoir !

-Mais si !

Il se frappait la poitrine de désespoir.

-Bien sûr que si ! Pourquoi je ne saurais pas ?

Louise également était désespérée.

-Qu'est-ce que cela veut dire, être différents ? Est-ce que nous le sommes tant que ça ? Est-ce que nous n'avons pas les mêmes yeux, la même bouche, les mêmes membres ? Est-ce que nous ne pleurons pas quand nous perdons un ami ? Père ! C'est si injuste. Nous ne demandons pas cela. C'est votre affaire. Partez si vous le souhaitez, moi je reste.

Leurs suppliques n'y firent rien. Leurs parents n'y entendirent goutte, et Louise partit dans un bateau quelques jours après. Abdel ayant eu l'interdiction de la revoir avant son départ, était furieux, et, très emporté, déversait son courroux sur ses frères, que la visite des étrangers avait attiré dans leur ancien chez eux, en dehors de leur royaume.

-A quoi cela sert-il de posséder de savoir dompter des fauves avec un claquement de langue ? D'élaborer des stratagèmes pour épouser un personnage extraordinaire ? Pourquoi avoir des choses magiques si on ne peut pas garder les personnes qu'on aime ? Si la magie n'attendrit pas le cœur des gens, à quoi cela sert-il ? Ne voyez-vous pas que vos efforts de gloire sont vains et inutiles ? Pourquoi cette haine ?

Ses frères ne disaient rien et regardaient en silence leur frère emplir l'espace de paroles de douleur. Non, ils ne pouvaient rien, c'était vrai. De son côté, Louise implorait l'esprit de l'eau. « Pitié », implorait-elle en regardant la mer.

-N'y-a-t-il rien que tu puisses faire ?

-Hélas !

Il était trop faible pour tenter quoi que ce soit, et c'était avec peine qu'il se traînait jusqu'à la mer pour dire au revoir à la jeune fille.

-Mais je puis te sauver si tu me donne de la force !

-Comment cela est-ce possible ?

L'esprit de l'eau l'ignorait. Elle réfléchissait de toutes ses forces, et elle avait beau réfléchir, aucune solution de lui parvenait. Le temps passait, l'esprit de l'eau s'amenuisait et le rivage devenait de plus en plus un point lointain. Elle se mit à pleurer d'épuisement. Ses larmes coulèrent le long de ses joues, et lorsqu'elles atteignirent l'esprit de l'eau, elles se transformèrent en perles de courage. L'esprit de l'eau s'éleva en un chemin scintillant au-dessus des airs sur lequel elle se hissa pour marcher. Son père essaya de la retenir.

-Ne vois-tu donc pas que leurs coutumes sont primaires ? Trouves-tu cela normal que de se promener en costume bariolé toute la journée ? D'avoir milles femmes ? Tu ne comprends pas, petite idiote, que si tu retournes là-bas, tu te retrouveras dans un harem ?

-C'est faux, répondit-elle simplement.

Et elle courut sur ce chemin qui la menait jusqu'au rivage.